

T 451

LA PETITE FILLE QUI CHERCHE SES FRÈRES

2

Les Sept Frères

Une femme [qui] avait sept garçons devient encore enceinte. Les frères fâchés :

— Mettez la *quounaille* à la cheminée et le *flot* au coin du feu !...

Ils se sauvent. Bien loin, ils vont travailler dans une ferme.

[.....]

On lui parlait de ses frères :

— Tes frères se sont sauvés, rapport à toi.

— Eh bien ! je vas ben les trouver, ma mère. Ma marraine est une fée, je lui demanderai secours.

Elle lui mit une petite affaire dans sa bavette.

— *Ma grand (bis)*

*J'm'aguerre, je m'aguerre (je m'égare)(bis)*¹

Une voix lui répondait :

— *Marchez toujours, ma fille*

Jusqu'au château joli (bis)

Elle trouve une fontaine et veut boire. La petite affaire tombe dedans et y reste.

Encore plus loin, ça battait. Elle dit :

— C'est bien mes frères.

Elle compte sept fléaux. Elle entre, se fourre sous le lit.

Ils faisaient leur soupe à tour de rôle, chacun une écuellée. Pendant qu'il allait chercher les autres, elle en mangeait une. Chacun la fait et toujours [elle la] mange. Le dernier, le pire, la voit. Elle dit :

— Je cherche mes frères, je suis vot' sœur.

[Ils sont] tous contents.

— Tu feras la lessive², tu nous soigneras ; ma sœur, prends garde ! Nout' voisin est le loup *brou* ; si *te* laisses mourir ton feu, il ne voudra pas t'en donner ; [2] ne va pas chez lui !

Elle fait la *buie*, sort. L'eau de la chaudière déborde, tue le feu. Comment faire ? Elle va trouver le loup brou, [lui demande] un peu de feu

— Oui, mais tous les jours tu *appour'* ton doigt à *chucher* par la chatounière.

Les frères, voyant qu'elle maigrissait :

¹ Cette formulette et celles qui suivent figurent sur le relevé de M., voir Ms 55,7, Net 2,3, Formulettes, T 450-451 textes, f. 6, pièce 12.

² En dessous, M. a ajouté : la buie.

— Pourquoi cela ?

— Je ne veux pas vous le dire... J'ai laissé mourir le feu et le loup brou [...]

— Tu lui diras que lui fourre sa tête à son tour.

Il lui coupe la tête avec une cognée. On la met dans le fumier.

Les frères disent :

— Il *pourra*³ beaucoup de bouquets sur ce fumier, n'y touche pas !

Mais si, [elle en a] envie ; elle en cueille, les met dans l'armoire dans le linge de ses frères qui, tous, deviennent loup, chien, lièvre, renard, [...], et, prenant leur chemise, ils se sauvent, sauf le bœuf. Celui-ci est resté avec elle. Elle le menait pâturer sur la route des bois où le roi passait.

— Qu'est-ce que [3] tu gardes là, ma petite fille ?

— C'est mon bœuf joli, mon frère, le seul qui me reste.

— Viens avec moi, tu seras heureuse : je t'épouserai et ton bœuf sera heureux dans mes prairies avec les miens. Il ne sera pas pire que toi, que moi⁴.

Cela se fait. Heureux, mariés⁵. Mais le roi part en guerre.

À son retour, la belle-mère du roi, qui avait une fille aussi, l'avait jetée dans un puits pour mettre sa fille à sa place, en gardant l'enfant. Et le roi s'y laisse prendre. Sa femme devient malade, sans appétit, et haïssant le bœuf, [elle]⁶ veut manger du bœuf joli. Mais le roi lui disait :

— Tu veux manger ton frère joli ?

Enfin, on l'envoie tuer. Le garde⁷ arrive, le bœuf comprend, va vers le puits⁸ [5] et là il chante:

— *Voilà le garde du roi qui vient
Le fusil à la main
Pour me tirer au cœur
Ma douce sœur (bis)*

Elle répond du puits :

— *Le roi m'avait pourtant bien dit
Que tu se serais pas pis que lui
Mon frère joli (bis).*

³ Dans l'interligne au-dessus : il va pousser des beaucoup dessus.

⁴ Cette phrase a été rajoutée dans l'interligne au-dessus .

⁵ Ces deux mots sont écrits dans l'interligne.

⁶ Ms : et veut...

⁷ Première notation : le domestique.

⁸ Ici M. a placé une * qui appelle le chant qui se trouve sur les deux feuillets suivants. La première notation est celle-ci :

— *Voilà le domestique qui vient
Je vois le rofi]
Son fusil
Pour me do[...]
Ma douce sœur (bis)*

[6] La frayeur prend le garde, ne le tue pas.

— Si, je veux qu'on le tue !

— Oh ! [non, je ne veux] pas tirer, ça cause dans le puits.

[.....]

— *Voilà le roi lui-même qui vient*

Son fusil à la main, etc.

[.....]

Le roi, étonné, fait descendre dans le puits, tire la femme, apprend tout et on fait brûler sa belle-mère dans un chariot d'épines.

*Recueilli s.l.n.d. auprès de la mère Sourdeau*⁹, [É.C. : Louise Goult, fille de François Goult, journalier à Rigny, Cne de Nolay et d'Anne Niodot ; née le 15/06/1810 à Rigny, mariée le 18/11/1833 à Prémery avec Jacques Sourdeau, tailleur d'habits, né le 15/12/1799, décédé le 13/08/1867. Le couple a 3 enfants qui ont au recensement de Prémery de 1851 : Marguerite 16 ans, née vers 1835 ; Louise, 9ans, née vers 1842 ; Marie, 3 ans, née vers 1848]. *Titre original : Frère joli*¹⁰. *Arch. Nièvre, Ms 55/7, Feuille volante Sourdeau/5(1-5).*

Publié par Millien, Paris Centre, 5 juillet 1909, sans indication d'origine. (Copie pour le fichier ATP par G. Delarue.)

Repris et arrangé par P. Delarue : Amour, 12, p. 139-149 : Les Sept frères ou La Petite fille qui cherche ses frères ; CNM, n° 15, p. 143-154 : La Petite sœur et le frère joli. Repris intégralement par F. Morvan, CB, p. 137-145.

Catalogue, II, n° 2, vers. A, p. 134-135.

Texte publié par Millien

Il y avait une fois une femme ayant sept enfants, sept garçons— et voici qu'elle se trouva encore enceinte. Surprise et dépit pour les garçons.

— Qu'allons-nous faire, se dirent-ils entre eux, s'il nous arrive une sœur ?

— Non, non pas de sœur ! Pour savoir ce qui adviendra, plantons une quenouille sur le fumier, dressons un fléau dans la grange : si le fléau bat, ce sera un garçon ; si la quenouille file, une fille, et dans ce cas, nous nous en irons.

Ce fut fait. La quenouille fila. Tout aussitôt les sept gars déguerpirent, tant leur colère était grande.

Une petite fille vint donc au monde et grandit sans connaître ses frères. Elle avait six à sept ans quand, passant devant des laveuses, elle les salua gentiment. Elles lui répondirent :

— Bonjour, la petite qui a fait partir ses sept frères.

⁹ *Au crayon sous le conte et à la plume en travers du feuillet 6 avec la mention : demander à Rigny [hameau de Nolay].*

¹⁰ *À la plume sous le nom de la conteuse.*

Elle demanda à sa mère ce qu'elles voulaient dire.

— Elles ont plaisanté, répondit-elle.

Mais, comme de temps en temps les mêmes propos lui revenaient, elle finit par apprendre ce qui s'était passé.

— Maman, dit-elle, je veux retrouver mes frères. Et demain j'irai chez ma marraine lui demander conseil.

Sa marraine était une fée. Voyant sa filleule bien décidée, elle lui donna une pomme d'orange qu'elle mit dans sa bavette.

— Aie bien soin de la conserver. Tant que tu l'auras, je serai avec toi. Si tu as besoin, tu n'as qu'à m'appeler ; l'orange te répondra pour moi. Et ne bois pas en ton chemin.

La voilà donc partie dans la direction indiquée. Elle passait par des pays inconnus et elle avait grand peur.

De temps en temps, elle appelait :

— *Marraine, marraine, je m'égare !*

Une voix qui sortait de l'orange répondait :

— *Marche toujours, ma fille,
Marche toujours,
Tant que la terr' te portera !*

Et peu de temps après, elle appelait encore :

— *Marraine, marraine, je m'égare.*

Et la voix faisait la même réponse :

La soif la prit. Elle arriva près d'une fontaine ; malgré la recommandation de sa marraine, elle se pencha pour boire : l'orange tomba et disparut dans l'eau.

Elle continua son chemin, inquiète et fatiguée. Elle appela :

— *Marraine, marraine...*

Mais elle avait perdu l'orange et rien ne lui répondit, ce qui l'épouvanta beaucoup.

À force de marcher, elle arriva près d'un groupe de bâtiments où travaillaient des batteurs en grange. Elle compta sept fléaux en activité et se dit :

— Ne serait-ce pas mes frères ? En tout cas, je suis si lasse que je ne peux pas aller plus loin.

Elle vit une porte ouverte, entra et se cacha sous le lit.

Elle avait remarqué sur la table sept écuelles pleines de soupe et sept cuillères à côté. Comme elle avait grand-faim, elle sortit de sa cachette, dévora le contenu d'une écuelle et rentra sous le lit au moment où les sept batteurs passaient la porte.

À tour de rôle, l'un des sept faisait la soupe et allait quérir les autres pour la manger.

— Comment se fait-il, dit l'un, que mon écuelle soit vide ? Tu m'as oublié.

— Ah !... je vais refaire ta part.

Le lendemain, la petite fille vit un autre des batteurs apprêter la soupe et, pendant qu'il sortait pour avertir ses frères, elle fit comme la veille, vida une écuelle.

— Cette fois, c'est moi qui n'ai pas ma part ! Ah ! ...qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je vais t'en refaire

Pendant six jours, il en fut de même. Le septième, le plus jeune dont c'était le tour se dit :

— Il faut que je sache ce qui se passe.

Au lieu de sortir pour aller chercher ses frères, il mit un pied dehors, l'autre dans la maison, et les appela. La petite fille n'eut pas le temps de vider l'écuelle ; il l'aperçut et la saisit.

— Ah ! que fais-tu ici ?

— Ne vous fâchez pas. Je suis sans doute votre sœur.

Les autres entraient sur ce coup-là. La reconnaissance fut bientôt faite. Tous étaient contents.

— Tu resteras avec nous, tu feras notre repas, tu laveras notre linge.

Le lendemain, il lui dirent :

— Prends bien garde à notre voisin : c'est le Loup-Brou. Ne laisse pas éteindre ton feu, tu serais obligé [*sic*] de lui en demander et tu le paieras cher.

Elle se conformait avec soin à cette recommandation et vivait tranquille et heureuse.

Un jour qu'elle faisait la buée, l'eau bouillante de la chaudière pendue à la crémaillère déborda ; en un clin d'œil le feu fut éteint. Bien peinée, elle dut se résigner à demander du feu au Loup-Brou.

— Je veux bien t'en donner, lui di-il par la fenêtre, mais à condition que tu m'apporteras tous les matins ton petit doigt à sucer. Tu le passeras là, par la chatonnière.

Il fallut bien y consentir. Au bout de quelques jours, la jeune fille, perdant ainsi son sang, était devenue pâle et maigre au point que ses frères s'en inquiétèrent.

— As-tu de l'ennui ? Es-tu malade ?

— Mais non.

— Alors d'où vient ce changement ? Tu étais fraîche et en bonne chair.

Elle restait muette. Ils insistèrent.

— Eh bien ! dit-elle en pleurant, j'ai laissé mourir mon feu et le Loup-Brou...

Elle révéla ce qui se passait.

— Bon ! dit l'aîné. Demain, quand tu iras à la porte du Loup-Brou, je serai avec toi et tu feras comme je te le dirai.

Le lendemain, en effet, il sortit avec sa sœur. Il avait pris sa cognée.

— Je vous apporte mon doigt, dit la petite, mais je n'ai pas la force de le tendre. Passez donc votre tête par la chatonnière.

Le Loup-Brou passa la tête par le trou, et crac ! d'un coup de cognée, le jeune homme la lui trancha net, et il l'emporta pour l'enfouir dans le fumier.

Quelques jours après, voilà que sur ce fumier il poussa un buisson de fleurs magnifiques, aussi brillantes que parfumées.

— Venez voir les belles fleurs, dit la fillette à ses frères. Je vais en faire un bouquet.

— Garde-t'en bien. Ce sont des fleurs empoisonnées par le Loup-Brou ; n'y touche pas.

Elles étaient si belles, ces fleurs, que, poussée par une irrésistible envie, elle en cueillit quelques-unes qu'elle mit dans l'armoire pour embaumer le linge de ses frères. Le dimanche suivant, quand ils furent pour prendre leurs chemises blanches, à mesure qu'ils s'en revêtaient, ils se trouvaient changés en animaux : bœuf, chien, loup, lièvre, renard, cerf, chevreuil, qui tous s'enfuirent dans la forêt. Seul, le bœuf resta avec la fille, désolée plus qu'on ne pourrait le dire.

Une autre vie commença pour elle. Tous les jours, elle menait pâître son frère métamorphosé sur les chaumes et dans les futaies. Le roi, dans ses chasses, passant par là, remarqua cette jeune fille dont la beauté était devenue éclatante, et un jour, il s'arrêta :

— Tu n'as donc que ce bœuf à garder ?

— Oui. C'est mon frère, le seul qui me reste des sept que j'avais.

Le roi voulut connaître son histoire et il s'y intéressa beaucoup. Il prit l'habitude de venir causer avec la jeune fille dont la grâce et la gentillesse le ravissaient. Il finit par lui dire :

— Viens avec moi. Je t'épouserai. Tu seras heureuse.

— Oh ! je ne veux pas abandonner mon frère Joli.

— Ton frère t'accompagnera. Il ne sera pas pis que moi ; il vivra tranquille dans mes prairies et tu le verras tous les jours.

Le jeune roi n'était pas sans avoir fait impression sur la belle fille. Il n'eut pas beaucoup de peine à la décider. Il l'emmena donc à son palais, elle et le bœuf, et un peu plus tard il l'épousa.

La belle-mère du roi ne l'avait pas vue venir sans un grand déplaisir, car elle avait une fille qu'elle aurait voulu marier avec le roi. Elle dissimula pourtant ses sentiments tout en nourrissant contre elle une haine profonde.

Sur ces entrefaites, la guerre fut déclarée. Le roi dut partir avec ses troupes, laissant sa femme enceinte.

— Prenez bien soin de ma femme, dit-il à sa belle-mère. Et qu'on me prévienne dès qu'elle accouchera.

La jeune reine mit au monde un beau garçon. La méchante belle-mère envoya au roi un messenger pour lui dire que sa femme était accouchée d'un gros chien.

— Qu'on le jette dans le vieux puits, répondit le roi bien chagriné, et qu'on *[sic]* en parle jamais.

Quelque temps après, il revint, retrouva sa femme avec grande joie et, quand il repartit, elle était encore enceinte.

Elle accoucha encore d'un beau fils et il fut averti qu'elle avait fait un loup monstrueux.

— Qu'on le jette au puits comme l'autre !

La belle-mère n'attendait que cette réponse pour assouvir sa haine ; elle fit précipiter, non seulement l'enfant, mais aussi la malheureuse mère.

Enfin, la paix fut signée et le roi fit annoncer son prochain retour. Alors la belle-mère substitua sa propre fille à la jeune reine disparue, la fit mettre au lit, le visage à demi caché par les couvertures pour que le roi ne put *[sic]* la reconnaître.

— Oh ! comme tu es changée ! dit-il en la voyant.

— J'ai tant souffert dans ces maudites couches !

— Tu es maigre, ta voix n'est plus la même.

— Je n'ai pas d'appétit, je ne peux rien manger, mes forces s'en vont.

— Dis-moi ce que tu désires.

— Rien aujourd'hui.

Le lendemain, elle dit au roi :

— Il me semble que je mangerais peut-être du bœuf qui est là, près du puits.

— Comment ! ton frère joli ? Tu m'as fait promettre de ne lui faire jamais de mal.

Elle ne répondit pas. Mais quelques heures après, elle se fit plus malade.

— Ah ! je crois que je mourrai si je ne mange pas de ce bœuf.

— Eh bien ! s'il le faut, je le ferai tuer... Jean, dit-il à un de ses serviteurs, prends une arme et va tuer le bœuf.

Comme Jean s'approchait du puits, il entendit le bœuf qui chantait plaintivement en penchant la tête sur la margelle :

— *Ma sœur, ma chère sœur,
Voilà le Jean qui vient
Les arm's en main,
Pour me piquer au cœur,*

Ma chère sœur !

Et, du fond du puits, une voix répondait :

— *Mon frère', mon très cher frère,
Le roi nous avait promis
Faisant la chasse au bois,
Frère joli,
Que tu n' s'rais pas pis qu' lui...
Moi, j' suis dans l' puits !*

Tremblant de peur, Jean s'en revint.

— J'aimerais mieux mourir que de tuer le bœuf. Allez entendre ce qu'il dit.

— Pierre, cria le roi, prends l'arme et vas-y.

Pierre obéit ; et le bœuf chantait :

— *Ma sœur, ma chère sœur,
Voilà le Pierre qui vient
Les arm's à la main,
Pour me piquer au cœur,
Ma chère sœur !*

Pierre n'en demanda pas davantage. Ses dents claquaient de frayeur.

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! bégayait-il en revenant.

— Il faut donc que j'y aille moi-même ? dit le roi.

Mais quel fut son effroi quand il entendit, plus piteuse que jamais, la voix du bœuf :

— *Ma sœur, ma chère sœur,
Voilà le roi qui vient
Les arm's en main,
Pour me piquer au cœur,
Ma chère sœur !*

Et celle qui sortait du puits :

— *Mon frère', mon très cher frère,
Le roi nous avait promis
Faisant la chasse au bois,
Frère joli,
Que tu n' s'rais pas pis qu' lui...
Moi, j' suis dans l' puits !*

Une indicible émotion lui serrait le cœur.

— Il y a un être vivant dans ce puits. Qu'on y descende bien vite !

Les serviteurs se précipitèrent.

— Nous trouvons une porte de fer et nous ne pouvons pas l'ouvrir, crièrent-ils.

Le roi descendit. Il n'eut qu'à poser le doigt sur la serrure pour que la porte s'ouvrît.

Et, dans une belle chambre, il aperçut sa femme et ses deux enfants, frais et bien nourris par la protection de la fée marraine.

Et dès lors, ils furent tous heureux, la méchante belle-mère ayant été brûlée dans un fagot d'épines, et sa fille chassée du château.

De ce conte, j'ai recueilli d'autres versions qui contiennent des épisodes différents. Comme similaires, je citerai seulement un conte irlandais, du recueil de P. Kennedy¹¹, et, de Grimm, *Les Six Cygnes*.

Ach. M.

*Texte publié par P. Delarue*¹²

La Petite Sœur et le frère joli

C'était une fois une femme qui avait sept garçons. Comme elle attendait un huitième enfant, les sept garçons se réunirent.

— Qu'allons-nous faire, se dirent-ils, s'il nous arrive une sœur ?

— Nous ne voulons pas de sœur. Pour savoir ce qui arrivera, dressons un fléau dans la grange, plantons une *counaille* (quenouille) dans le fumier.

*Si le fléau y bat,
Ça s'ra un gars.
Si la counaill' file,
Ça s'ra un' fille.*

Et si c'est une fille, nous partirons.

Ce fut fait. Et voilà que la quenouille se mit à filer.

— Ah ! c'est une fille ? Eh bien ! éloignons-nous.

Et les sept gars partirent bien en colère.

Une petite fille vint donc au monde et grandit sans connaître ses frères. Elle avait six ou sept ans quand, passant devant les laveuses, elle les salua gentiment. Elles lui répondirent :

— Bonjour, la petite qui a fait partir ses frères.

Elle demanda à sa mère ce qu'elles voulaient dire.

— Elles ont plaisanté, répondit-elle.

Mais, comme de temps en temps les mêmes propos lui revenaient, la petite fille finit par apprendre ce qui s'était passé.

— Maman, dit-elle, je veux retrouver mes frères. Et demain j'irai chez ma marraine lui demander conseil.

Sa marraine était une fée. Voyant sa filleule bien décidée, elle lui donna une pomme d'orange qu'elle mit dans sa bavette.

¹¹ *Probablement* : Kennedy, Patrick. *Legendary fictions of the Irish Celts*. London, Macmillan, 1866. [Ne fait pas partie de la bibliothèque folklorique de Millien conservée à la bibliothèque municipale de Nevers, non plus que le recueil de Grimm.]

¹² *Le texte donné ici est celui de CNM. Le texte publié dans Amour a été adapté de la « version incomplète de la vallée de la Nièvre publiée par Achille Millien dans le journal Paris-Centre (5 juillet 1909) et que nous avons complétée à l'aide de plusieurs versions encore inédites », comme l'indique P. Delarue dans la note qui suit le texte publié, Amour, 12, p. 139-149.*

— Aie bien soin de la conserver. Tant que tu l'auras, je serai avec toi. Si tu as besoin, tu n'as qu'à m'appeler ; l'orange te répondra pour moi. Et ne bois pas en ton chemin.

La voilà donc partie dans la direction indiquée. Elle passait par des pays inconnus et elle avait bien peur.

De temps en temps, elle appelait :

— *Marraine, marraine, je m'égare !*

Et une voix qui sortait de l'orange répondait :

— *Marche toujours, ma fille, ma fille,
Marche toujours,
Tant que la terr' te portera.*

Et peu de temps après, elle appelait encore :

— *Marraine, marraine, je m'égare.*

Et la voix faisait toujours la même réponse :

— *Marche toujours, ma fille, ma fille,
Marche toujours,
Tant que la terr' te portera.*

La soif la prit. Elle arriva près d'une fontaine ; malgré la recommandation de sa marraine, elle se pencha pour boire : l'orange tomba et disparut dans l'eau.

Elle continua son chemin, inquiète et fatiguée. Elle appela :

— *Marraine, marraine...*

Mais elle avait perdu l'orange et rien ne lui répondit, ce qui l'épouvanta beaucoup.

À force de marcher, elle arriva près d'un groupe de bâtiments où travaillaient des *batteurs en grange*. Elle compta sept fléaux qui battaient et se dit :

— Ne serait-ce pas mes frères ? En tout cas, je suis si lasse que je ne peux pas aller plus loin.

Elle vit une porte ouverte, entra et se cacha sous le lit.

Elle avait remarqué sur la table sept écuelles pleines de soupe et sept cuillères à côté. Comme elle avait grand'faim, elle sortit de sa cachette, dévora le contenu d'une écuelle et rentra sous le lit au moment où les sept frères batteurs passaient la porte.

À tour de rôle, l'un des sept frères faisait la soupe et allait quérir les autres pour la manger.

— Comment se fait-il que mon écuelle soit vide ? dit l'un à celui qui faisait la soupe, tu m'as oublié.

— Ah !... je vais refaire ta part.

Le lendemain, la petite vit un autre des batteurs apprêter la soupe et, pendant qu'il sortait pour avertir ses frères, elle fit comme la veille et vida une écuelle.

— Cette fois, c'est moi qui n'ai pas ma part ! dit un autre ? Ah ! qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je vais t'en refaire

Pendant six jours, il en fut de même. Le septième, le plus jeune dont c'était le tour se dit :

— Il faut que je sache ce qui se passe.

Au lieu de sortir pour aller chercher ses frères, il mit un pied dehors, l'autre dans la maison, et appela. La petite fille n'eut pas le temps de vider l'écuelle ; il l'aperçut et la saisit.

— Ah ! que fais-tu ici ?

— Ne vous fâchez pas. Je suis sans doute votre sœur.

Les autres entraient sur ce coup-là. La reconnaissance fut bientôt faite. Tous étaient contents.

— Tu resteras avec nous, tu feras notre repas et tu laveras notre linge.

Le lendemain, il lui dirent :

— Prends bien garde à notre voisin : c'est le *Loup-Brou*. Ne laisse pas éteindre notre feu, tu serais obligée de lui en demander et tu le paieras cher.

Elle faisait bien ce qu'ils lui avaient dit et vivait tranquille et heureuse.

Un jour qu'elle faisait la *buie*, l'eau bouillante de la chaudière pendue à la crémaillère déborda ; en un clin d'œil le feu fut éteint. Bien peinée, elle dut se résigner à demander du feu au *Loup-Brou*.

— Je veux bien t'en donner, lui di-il par la fenêtre, mais à condition que tu m'apportes tous les matins ton doigt à sucer. Tu le passeras là, par la chatonnière.

Il fallut bien y consentir.

Au bout de quelques jours, la jeune fille, perdant ainsi son sang, était devenue pâle et maigre au point que ses frères s'en inquiétèrent.

— As-tu de l'ennui ? Es-tu malade ?

— Mais non.

— Alors d'où vient ce changement ? Tu étais fraîche et en bonne chair.

Elle ne répondit pas. Ils insistèrent.

— Eh bien ! dit-elle en pleurant, j'ai laissé mourir mon feu et je sui allée chez le *Loup-Brou*.

Elle leur raconta ce qui se passait.

— Bon ! dit l'aîné. Demain, quand tu iras à la porte du *Loup-Brou*, je serai avec toi et tu feras comme je te le dirai.

Le lendemain, en effet, il sortit avec sa sœur. Il avait pris sa cognée.

— Je vous apporte mon doigt, dit la petite, mais je n'ai pas la force de le tendre. Passez votre tête par la chatonnière.

Le *Loup-Brou* passa la tête par le trou, et crac ! d'un coup de cognée, le jeune homme la lui trancha net, et il l'emporta pour l'enfouir dans le fumier.

Quelques jours après, voilà que sur ce fumier il poussa un buisson de fleurs magnifiques, aussi brillantes que parfumées.

— Venez voir les belles fleurs, dit la fillette à ses frères. Je vais en faire un bouquet.

— Garde-t'en bien. Ce sont des fleurs empoisonnées par le *Loup-Brou* ; n'y touche pas.

Mais elles étaient si belles, ces fleurs, qu'elle ne put résister à son envie ; elle en cueillit quelques-unes qu'elle mit dans l'armoire pour embaumer le linge de ses frères. Le dimanche suivant, quand ils furent pour prendre leurs chemises blanches, à mesure qu'ils la passaient, ils se trouvaient changés en animaux : bœuf, chien, loup, lièvre, renard, cerf, chevreuil qui s'enfuirent dans la forêt. Seul le bœuf resta avec la fille, désolée plus qu'on ne pourrait le dire.

Une autre vie commença pour elle. Tous les jours elle menait paître son frère métamorphosé sur les chaumes et dans les futaies. Le roi, en chasse, passa par là et remarqua cette jeune fille dont la beauté était devenue éclatante.

Un jour, il s'arrêta :

— Tu n'as donc qu'un bœuf à garder ?

— Oui. C'est mon frère, le seul qui me reste des sept que j'avais.

Le roi voulut connaître son histoire et il s'y intéressa beaucoup. Il prit l'habitude de venir causer avec la jeune fille dont la grâce et la beauté le ravissaient. Il finit par lui dire :

— Viens avec moi. Je t'épouserai. Tu sers heureuse.

— Oh ! je ne veux pas abandonner mon frère joli.

— Ton frère t'accompagnera. *Il ne sera pas pis que moi* ; il vivra tranquille dans mes prairies et tu le verras tous les jours.

Le jeune roi n'était pas sans avoir fait impression sur la belle fille. Il n'eut pas beaucoup de peine à la décider. Il l'emmena donc à son palais, elle et le bœuf, et un peu plus tard il l'épousa.

La belle-mère l'avait vue venir avec beaucoup de peine, car elle avait une fille qu'elle aurait voulu marier avec le roi. Elle cacha pourtant ses sentiments tout en la détestant beaucoup.

Là-dessus, la guerre fut déclarée. Le roi dut partir avec ses troupes alors que sa femme attendait un enfant.

— Prenez bien soin de ma femme, dit-il à sa belle-mère. Et qu'on me prévienne dès que mon fils sera né.

La jeune reine eut bientôt un beau garçon. La méchante belle-mère envoya au roi un message pour lui dire que sa femme avait eu pour enfant un gros chien.

— Qu'on le jette dans le vieux puits ! dit le roi bien chagriné, et qu'on n'en parle jamais.

Quelque temps après il revint, retrouva sa femme avec grande joie et, quand il repartit, elle attendait un autre enfant.

La méchante belle-mère envoya au roi un messager pour lui dire que sa femme avait eu, au lieu d'un fils, un gros loup.

— Qu'on le jette au puits comme l'autre !

La belle-mère n'attendait que cette réponse pour satisfaire sa méchanceté ; elle fit précipiter dans le puits l'enfant, et aussi la malheureuse mère.

Enfin la paix fut signée et le roi fit annoncer son prochain retour. Alors la belle-mère remplaça la reine disparue par sa propre fille, la fit mettre au lit, le visage à demi caché par les couvertures pour que le roi ne pût la reconnaître.

— Oh ! comme tu es changée ! dit-il en la voyant.

— J'ai tant souffert pendant ton absence !

— Tu es maigre, ta voix n'est plus la même.

— Je n'ai plus d'appétit, je ne peux rien manger, mes forces s'en vont.

— Dis-moi ce que tu désires.

— Rien aujourd'hui.

Le lendemain, elle dit au roi :

— Il me semble que je mangerais peut-être du bœuf qui est là, près du puits.

— Comment ! ton frère joli ? Tu m'as fait promettre de ne lui faire jamais de mal.

Elle ne répondit pas. Mais quelques heures après, elle se fit plus malade.

— Ah ! je crois que je mourrai si je ne mange pas de ce bœuf.

— Eh bien ! s'il le faut, je le ferai tuer. Jean, dit-il à un de ses serviteurs, prends une arme et va tuer le bœuf.

Comme Jean s'approchait du puits, il entendit le bœuf qui chantait plaintivement en penchant la tête sur la margelle :

— *Ma sœur, ma chère sœur,*

*Voilà le Jean qui vient
Les arm's en main,
Pour me piquer au cœur,
Ma chère sœur !*

Au fond du puits, une voix répondait :

— *Mon frère, mon très cher frère,
Le roi nous avait promis
Faisant la chasse au bois,
Frère joli,
Que tu n' s'rais pas pis qu' lui,
Moi, j' suis dans l' puits.*

Tremblant de peur, Jean s'en revint.

— J'aimerais mieux mourir que de tuer le bœuf. Allez entendre ce qu'il dit.

— Pierre, cria le roi, prends l'arme et vas-y.

Pierre obéit, et le bœuf chantait :

— *Ma sœur, ma chère sœur,
Voilà le Pierr' qui vient
Les arm's en main,
Pour me piquer au cœur,
Ma chère sœur !*

Et celle qui sortait du puits :

— *Mon frère, mon très cher frère,
Le roi nous avait promis
Faisant la chasse au bois,
Frère joli,
Que tu n' s'rais pas pis qu' lui,
Moi, j' suis dans l' puits.*

Pierre n'en demanda pas davantage. Ses dents claquaient de peur.

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! bégayait-il en revenant.

— Il faut donc que j'y aille moi-même, dit le roi.

Mais quel ne fut pas son effroi quand il entendit, plus piteuse que jamais, la voix du bœuf :

— *Ma sœur, ma chère sœur,
Voilà le roi qui vient
Les arm's en main,
Pour me piquer au cœur,
Ma chère sœur !*

Le roi avait le cœur si serré « qu'on ne peut pas le dire ».

— Il y a un être vivant dans ce puits. Qu'on y descende bien vite !

Les serviteurs y descendirent.

— Nous trouvons une porte de fer et nous ne pouvons pas l'ouvrir, crièrent-ils.

Le roi descendit à son tour. Il n'eut qu'à poser le doigt sur la serrure pour que la porte s'ouvrît. Et, dans une belle chambre, il aperçut sa femme et ses deux enfants, frais et bien nourris. C'était la fée marraine qui les avait protégés. La méchante belle-mère fut brûlée dans un fagot d'épines, et la fille chassée du château. Et après ils furent tous heureux.

Conté en 1882¹³ par Louise Goux, femme J [S]ourdeau, née à Nolay en 1820. Publié par A. Millien dans le journal *Paris Centre*, n° du 5 juillet 1909, sans indication d'origine et sans la musique des parties chantées. La musique a été notée par J.-G. Pénavaire¹⁴.

¹³ La date de 1882 est celle de la mélodie notée par Pénavaire à Arbouse et non celle de la version du conte.

¹⁴ En fait, les mélodies publiés par P. Delarue pour cette version sont celles que J.-G. Pénavaire a recueillies auprès de la mère Bleuzat à Arbouse en 1882 (voir T 451,8 pour la mélodie : Marche toujours) et auprès de Jacques Magnand à Montifaut (voir T 451,4 pour la mélodie : Marche, marche, mon enfant et T 450 nc2 pour les mélodies : Ma sœur, ma chère sœur et Mon frère', mon très cher frère). Il n'y a pas de notation musicale pour la version Sourdeau..